

*Aurélien Philipp
et Jean-Pierre Morphé*

L'INFANTE AUX MANCHES DE LUSTRINE

L'AIR DU TEMPS

Dirigé par Pierre LAZAREFF

TÉMOIGNAGES

VISA POUR MOSCOU, par *Michel Gordey*...

LA LAIDEUR SE VEND MAL, par *Raymond Loewy*.

LE LAPIN BLANC. Les aventures de Yeo-Thomas, l'Agent n° 1 de l'Intelligence Service en France occupée, recueillies par *Bruce Marshall*.

LES FRONTIÈRES DU BONHEUR, par *François Baron*.

L'INFANTE AUX MANCHES DE LUSTRINE (Introduction à la vie administrative), par *Aurélien Philipp* et *J.-P. Morpé*.

ROMANS-TÉMOIGNAGES

LA MURAILLE, par *John Hersey*.

UNE GROSSE LÉGUME. Roman satire par *Orson Welles*.

LE MATADOR, par *Barnaby Conrad*.

NOTRE ÎLE VIERGE, par *Robb White*.

DOCUMENTS

VOUS ÊTES PLUS JEUNE QUE VOUS NE PENSEZ, par le D^r *Martin Gumpert*.

LES PLUS GRANDES ESPIONNES DU MONDE, par *Kurt Singer*.

SOCIÉTÉ ANONYME POUR ASSASSINATS, par *Burton B. Turkus* et *Sid Feder*.

LE TOUT-PARIS. Portraits, par *Françoise Giroud*.

PASSEPORT POUR LES U.S.A., par *John Gunther*.

LA BIBLIOTHÈQUE ROSSE, par *Carmen Tessier*.

QUI ÊTES-VOUS ? par *André Gillois*.

MON ARMÉE PRIVÉE, par *Vladimir Peniakoff*.

DE LA CORTISONE AU BOGOMOLETZ, par *Medicus*.

LES DEUX BOUTS, par *Henri Calet*.

LE JAPON ET SES MORTS : CES VOIX QUI NOUS VIENNENT DE LA MER :
Lettres recueillies, adaptées et présentées par *Jean Larteguy*.

NOUVELLES

LES 56 MEILLEURES NOUVELLES NOUVELLES DU MONDE.

ROMANS-FILMS

LES ENFANTS DE L'AMOUR, par *Marise Querlin* et *Léonide Moguy*.

LIMELIGHT, le roman tiré du célèbre film de *Charlie Chaplin*.

LES VACANCES DE M. HULOT, roman tiré du film de *Jacques Tati*
(à paraître).

ROMAN (hors collection)

UNE FEMME NOMMÉE CAPRICE, par *Frank Yerby*.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*

Copyright by Librairie Gallimard, 1954.

La caractéristique du siècle est le dédain de la simplicité. On ne croit plus en la profondeur de la simplicité. On aime la complication qui, seule, paraît profonde. On aime la dissonance ; d'où l'impossibilité de penser, car la pensée est faite d'harmonie intérieure.

Albert SCHWEITZER.

INTRODUCTION

Ce roman n'a aucune prétention à la politique ni à l'économie politique ni à la philosophie.

Ce n'est pas non plus un roman à clé, les clés seraient trop nombreuses : c'est une constatation.

Constatation de la complexité grandissante de la vie qui entraîne une inflation des lois, des décrets, des arrêtés, des circulaires, des ordonnances, des décisions.

Constatation du fait que les fonctionnaires, si décriés, sont, la plupart du temps, les premières victimes de ces incontinences.

Constatation des rébus au milieu desquels nous nous débattons.

Ce n'est pas un cri de révolte. Loin de là! Il y a de part et d'autre des hommes de bonne volonté : les législateurs croient agir pour le bien public, les fonctionnaires aussi.

L'état de choses dépeint dans ce roman est vraisemblablement international.

Il n'est probablement plus possible de revenir en arrière.

C'est un petit adieu très léger, à peine ému, à la bonne liberté des temps jadis.

Les auteurs,

LE BEAU SAUVAGE

Seize heures trente.

Sur mon agenda réglementaire à la couverture de carton noir où l'année est indiquée en lettres d'or, je lus le nom du prochain visiteur : Ravoandja.

Encore une corvée à accomplir... Je vais avoir à surveiller l'éducation administrative d'un sauvage.

La journée avait été calme. Six quémandeurs en tout m'avaient entretenu du caractère exceptionnel de leur situation qui méritait une attention particulièrement bienveillante; j'en reçois trente en moyenne par jour.

Je venais de réfléchir. Je venais d'écrire le rapport sur la Réforme de la Direction des Substances Nocives, qui m'est demandé tous les deux mois par les ministres successifs. C'est extraordinaire ce qu'on peut improviser en cette matière. Tous les deux mois, il me vient des idées nouvelles que j'ajoute aux anciennes et j'éprouve aussitôt après un petit frisson de contentement. La réforme est un domaine délicieux qui confine à la poésie. On peut se laisser aller à la logique, à la justice, à la vérité, voire même à l'esthétique. Cela n'a aucune importance. On sait que ces projets quels qu'ils soient seront recalés, peut-être à l'échelon ministériel, peut-être à l'échelon syndical, peut-être à l'échelon parlementaire. Une réforme froisse obligatoirement des intérêts particuliers. Et jamais

les intérêts particuliers n'ont su se défendre avec plus d'efficacité qu'aujourd'hui. Le rejet de mon travail était absolument certain. C'est pourquoi je me livrais à l'enchantement du désintéressement, c'est-à-dire du rêve.

Insidieusement, le crépuscule était entré dans la pièce. J'allumai ma lampe de bureau, j'étais trop las pour aller allumer le plafonnier. Quand un fonctionnaire — ce qui est rare — peut « réfléchir en profondeur », il se sent envahi par une douce torpeur. Ajoutez à cela le crépuscule d'hiver.

Je n'étais qu'à demi vivant dans ce demi-jour et cette demi-lumière. En face de moi, je voyais la bibliothèque spacieuse qui usurpe son titre : elle ne contient aucun livre digne de ce nom, c'est une armoire, presque un vestiaire à documentation. C'est là que sont enfermés les quelques milliers de textes dont je puis avoir besoin d'urgence. Elle est pleine à craquer. J'ai fait recouvrir d'un rideau ses vitres pour garder l'illusion.

A ma droite, le classeur à secret, le coffre à huit tiroirs dont je porte constamment la clef dans mon gousset. Là sont les dossiers à scandales, les dossiers des affaires qui ont défrayé la chronique. Certains, m'a-t-on dit, ont provoqué des morts d'hommes. Et pourtant, lorsque j'ai franchi ce seuil, j'ai voulu en prendre connaissance et je me suis aperçu que les scandales, eux aussi, devenaient poussiéreux. Mais oui, lorsqu'on relit les « pièces justificatives » qui ont fait couler tant d'encre et un peu de sang, on éprouve l'impression charmante de la belle époque, du rococo comme lorsqu'on contemple les photos de femmes en jupes entravées et à chapeaux monumentaux. Pourquoi ces dossiers sont-ils dans mon bureau ? Par un droit mystérieux d'héritage que je ne veux pas approfondir. Dans le même classeur secret sont les dossiers du personnel : ils m'apprennent qu'il y a vingt ans Durand Jean-Léopold-Athanase était doué pour la comp-

tabilité, mais se montrait d'une certaine indiscretion et d'une intelligence s'élevant rarement jusqu'aux abords de la moyenne. Je ne le répéterai à personne.

Seize heures trente.

L'huissier entra dans mon bureau pour annoncer... En agissant ainsi, il avait l'impression de se fatiguer. Il faut bien qu'il éprouve chaque jour cette impression, sans cela il s'apercevrait de la pauvreté de sa vie. Il tourna le commutateur, me donnant une leçon de courage et, avec la certitude justifiée du devoir accompli, il s'écria non sans bafouiller à cause de la difficulté du nom :

— Monsieur Ravoandja.

Instinctivement, je redressai mes épaules voûtées par l'abus de la lecture et de l'écriture. Je tâtai ma cravate pour savoir si elle était bien en place, j'essuyai mes lunettes. Je saisis mon stylo qui fait fonction de sceptre miniature. C'était idiot, mais j'eus le sentiment, pendant une seconde au moins, de représenter la France. Mon visiteur ne voulait pas, sans doute, rater son entrée. Je ne voulais pas rater mon accueil.

*
**

Pour un beau sauvage, c'était un beau sauvage. Athlétique, les cheveux bouclés, il possédait un charmant sourire.

Son pays étant administrativement inadapté, l'Organisation internationale lui avait accordé une bourse d'études et l'avait prié, avec une énergie qui ne prêtait guère à la contradiction, d'aller visiter une administration occidentale, ancienne, évoluée. A son retour, il ferait bénéficier ses frères des méthodes dont il aurait sur place admiré l'efficacité.

Certains compatriotes de mon sauvage jugeaient le voyage impie. Mais les protecteurs internationaux ne

l'entendaient pas ainsi. Pouvait-on laisser un peuple avec une administration aussi légère ?

On lui donna à choisir entre plusieurs pays. Il préféra la France.

Vieux fonctionnaire blanchi sous le harnois, connaissant les tours et les détours de nos ministères, je fus désigné comme « mentor ». Je ne sais pourquoi on avait choisi pour enseigner l'Administration à un étranger, la Direction des Substances Nocives. Le rapprochement avait échappé, sans doute, aux fonctionnaires internationaux. Peut-être aussi, le pays de mon hôte produisait-il du pavot.

Un représentant de l'Organisation internationale innova même en matière de vocabulaire.

— Vous le « cornaquerez », me dit-il.

Mon rôle était assez simple.

Le maximum de liberté compatible avec son enquête était laissé à mon jeune sauvage, mais il devait venir me rendre compte au moins deux fois par semaine de son activité.

Sans la surveiller le moins du monde, j'avais ordre d'établir, après chacune de nos conversations, un procès-verbal succinct et de faire parvenir ce document à l'Organisation en sept exemplaires par la voie hiérarchique, bien entendu.

Je craignais de voir arriver à mon bureau une espèce de guerrier, pique en main et coiffé « à la queue de cheval ». Etant Français, je ne possède pas de notion profonde de géographie et je n'avais pas pris le soin d'étudier les mœurs et coutumes du pays d'origine de mon sauvage. Je me demandais également, non sans épouvante, de quel idiome nous allions nous servir pour nous comprendre et j'appréhendais d'avoir à m'exprimer par gestes, ce qui paraît peu compatible avec ma dignité d'administrateur de classe exceptionnelle.

Je fus bien vite rassuré. Ravoandja n'avait ni pique ni pagne ni queue de cheval. Il était, ma foi, fort élégant et s'exprimait en un français un peu précieux, tout imprégné de la lecture des classiques.

— Vos compatriotes, m'expliqua-t-il, sont restés chez nous pendant bien des années. Ils croyaient nous avoir conquis. C'est plutôt le contraire qui est advenu. Lorsqu'ils avaient goûté à la vie de nos îles, ils ne songeaient plus à rentrer chez eux. Les plus courageux s'arrachaient à l'enchantement, mais, de retour dans leur pays, mouraient rapidement d'un mal de langueur. Les autres revenaient vite à nos mœurs qu'ils avaient auparavant qualifiées de primitives. Un sang français coule dans mes veines par l'heureuse faute de mes aïeules. Nous parlons votre langue que nous avons apprise dans Pascal, dans Racine, dans Chateaubriand et dans Jean-Jacques, c'est pourquoi j'ai choisi la France comme lieu de mon enquête. L'Organisation eût préféré que j'étudiasse un pays du nouveau monde. Finalement mon obstination a eu sa récompense.

Ici, je dus intervenir. Je lui montrai qu'il avait dit « heureuse faute » au souvenir de *felix culpa* et que cette « obstination qui avait sa récompense » lui était soufflée par le Cid en personne. Je le priai de déposer « que j'étudiasse » au magasin des accessoires où il pourrait le reprendre à son départ, et de parler le français véritable, la langue de tout le monde et de tous les jours.

— Il faut me laisser vivre au milieu de « tout le monde » et le long de « tous les jours », me dit-il. Pour n'avoir pas l'air étranger, j'irai, n'en doutez pas, jusqu'au barbarisme. J'aime vraiment la France !

Et il eut une expression qui me rassura pleinement :

— Je suis encore en rodage. Quel beau pays que le vôtre ! J'ai hâte de connaître...

— ... Nos administrations ? demandai-je.

— ... certes, et vos Folies-Bergère dont mon grand-père m'a tant parlé, et vos boulevards et vos merveilleuses montagnes.

— Lesquelles ?

— Le mont Martre, le mont Parnasse. Je tiens à m'initier pleinement à votre civilisation pour en faire bénéficier mes frères.

— Vous verrez, lui dis-je, nos ministères. Vous apprendrez l'art de gouverner et d'administrer.

Une de mes sténos, Mlle Ginette, habituellement modeste et réservée, entrée pour me faire signer une lettre urgente, montra un sens de l'hospitalité que je ne lui connaissais pas. Dépassant le cadre de ses obligations administratives, elle demanda :

— Dois-je me mettre la disposition de Monsieur pour prendre son courrier et, au besoin, pour le guider dans nos administrations ?

— Je vous en serais bien reconnaissant, répondit aussitôt Ravoandja.

Je me levai :

— Je vais chercher dans mon coffre, dis-je, certains organigrammes qui seront essentiels à votre tâche.

— Prenez votre temps, monsieur, répliqua le sauvage en s'inclinant devant moi.

Ginette, fort élégante et qui préparait le concours d'adjoint administratif, devait être curieuse d'ethnographie. Elle regarda l'athlète de bronze avec une admiration non dissimulée. Elle s'approchait de lui comme si elle céda au regard dominateur d'un sorcier.

Je ne reconnaissais plus la timide jeune fille que nous admirions et estimions tous.

Elle était vraiment près de lui quand je rentrai avec mes organigrammes. S'écartant brusquement du sauvage, elle respira mieux. Elle paraissait sortir d'un début d'envoûtement.

Je confiai mes organigrammes à mon visiteur et Ginette prépara un bordereau de communication. L'Administration est une grande discipline. La vue des pièces officielles avait rendu Ginette à sa fonction.

— Avant d'entrer dans le vif du sujet, dis-je, il faut vous initier à notre existence. Je suis à votre disposition pour vous donner tous renseignements utiles.

— J'ai des parents ici, me dit le sauvage, mon grand-père était un navigateur français, le comte de C... J'ai déjà pris quelques contacts. Ma famille parisienne n'était pas fière, en vérité, d'avoir un parent de ma couleur. Mais quand je me suis présenté chez mon oncle et mes cousines, ils ont fait contre mauvaise fortune bon cœur et m'ont prié de demeurer chez eux.

» Mon oncle est ingénieur général du Génie maritime en retraite et a rang de vice-amiral. Mais il a eu la malchance de ne jamais faire de guerre.

» A bord, malgré toute sa bonne volonté, il éprouvait toujours un violent mal de mer.

» C'est pourquoi il fut employé dans les bureaux et ateliers où il fit une carrière éblouissante. Cela ne l'a pas empêché de demeurer héroïque toute sa vie. Ce savant a été un corsaire en expectative. Il ne rêve que d'abordages et de sabordages. Ses deux filles sont — comment dites-vous ? — très « à la page ». L'une, Suzie, est veuve et l'autre, Marie, est jeune fille. Toutes deux sont fort jolies. Elles ont montré un grand sens de la propagande. Ce sont, à coup sûr, des patriotes. »

— Je suis heureux de vous voir habiter dans une famille. Cela facilitera beaucoup votre apprentissage de nos mœurs. De plus, vous pourrez employer l'indemnité journalière que vous octroie l'Organisation à toutes sortes d'enquêtes et d'études sans avoir à vous occuper du logement et du couvert.

— Ni du reste...

— Comment « ni du reste » ?

— Mes cousines qui sont savantes m'ont cité un de vos fabulistes et m'ont dit qu'elles m'offraient « bon souper, bon gîte et le reste ».

— Qu'entendent-elles, selon vous, par le reste ?

— Sans doute un bureau où je pourrai travailler.

— Quand pensez-vous commencer votre visite dans les ministères ?

— Le plus tôt possible, si vous le voulez bien ; mais je voudrais d'abord m'initier à la vie de Paris. Cela facilitera, je crois, la tâche austère qui m'est dévolue.

— Je le crois aussi.

— Monsieur, je viendrai, si vous me le permettez, très souvent vous voir. Le règlement de l'Organisation m'oblige à vous confier mes sentiments. Croyez bien que je ne m'en ferai pas faute.

— Monsieur, j'en suis flatté. Mademoiselle Ginette, veuillez accompagner M. Ravoandja.

Mais Mlle Ginette, prise par son courrier, avait déjà quitté la salle.

— Ne dérangez personne, me dit mon visiteur, comme tous ceux de nos îles, j'ai le sens de l'orientation.

LE DIEU RÉBUS

Je suis sensible au style des circulaires; mais peu sensible au charme des hommes. A chacun son esthétique. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver une certaine sympathie pour ce Ravoandja. Nous avons entre nous des « atomes crochus ». Cela s'expliquait sans doute par le fait que nous étions de deux mondes si différents qu'il nous paraissait impossible à l'un et à l'autre de nous porter préjudice.

Le sauvage s'exprimait avec une sincérité dont j'avais perdu depuis longtemps l'habitude. Dans mon bureau, les collègues et les administrés que je reçois jouent instinctivement un jeu. Les uns et les autres veulent, la plupart du temps, m'amadouer. Ravoandja, lui, cherche surtout à me comprendre et à se faire comprendre.

— Je vais, m'avoua-t-il, d'étonnements en étonnements et je crains d'être inférieur à ma tâche. Votre monde est si différent du mien que je me demande si j'existe réellement. Mais je crois avoir saisi le fond de votre philosophie. Tout s'explique chez vous par votre haine de la nature.

— Comment cela ?

— Pour vous, le froid est un ennemi, la chaleur est une ennemie, la pluie est une ennemie, la grêle est une ennemie, la sécheresse est une ennemie. Nul ne se laisse

bercer par le doux chant du vent : le vent est un ennemi. Quel que soit le temps, les Français s'en plaignent. Mieux encore : je me suis laissé dire qu'on souscrit des assurances contre les intempéries et que l'Etat, généreux et polyvalent, verse des subventions et des primes aux victimes du temps chaud comme à celles du temps froid.

— C'est en partie exact, monsieur, mais cela s'explique peut-être par notre climat. On le dit tempéré. Dans la grand'ville où vous vous trouvez il n'y a que soixante beaux jours par an. Nous ne saurions sortir en pagne ou habiter des huttes.

— Certes. Mais vous vous solidarisez contre la nature, vous tentez de la compenser, de la rectifier et c'est cela que j'ai du mal à comprendre. L'amiral m'a raconté que, sur certaines plages très à la mode, les cabines et même les digues étaient disposées de façon à cacher la mer. Il le disait sans malice car ce sont les seules plages qu'il fréquente lui-même, la vision de la mer lui procurant trop de regrets et lui chavirant le cœur.

» La nature est simplicité.

» Or, monsieur, vous allez du simple au complexe et du complexe à l'inextricable.

» J'ai entendu des enfants dans les squares. C'est épouvantable ! »

— Qu'est-ce qui est épouvantable ?

— Vous savez de quoi ils parlaient ?

— Non.

— A moins de dix ans ils discutaient des qualités des moteurs d'automobile. Ils connaissaient toutes les marques. Certains d'entre eux, au lieu de faire des rondes, de jouer à cache-cache ou à saute-mouton, s'inquiétaient de la stabilité des avions. D'autres, le front plissé, étaient penchés sur les journaux de leurs parents. Ils tenaient un crayon à la main. La tension de leur esprit était visible. J'étais étonné de leur précocité. Je pensais qu'ils prenaient

AURÉLIEN PHILIPP et J.-P. MORPHÉ



L'infante aux manches de lustrine

Ce roman sur l'Administration satisfait-il lui-même à tous les textes : règlements, décrets, arrêtés, ordonnances, circulaires et décisions qu'elle édicte inlassablement ? Les auteurs qui, pourtant, la connaissent bien, n'ont pas la vanité de le penser. L'un d'eux est un haut fonctionnaire et un écrivain : l'autre, après avoir appartenu à l'administration des préfetures, collabore régulièrement à la Radiodiffusion française, qui n'échappe pas, elle aussi, aux servitudes des administrations...

Un jeune sauvage, c'est-à-dire un habitant de ces îles lointaines qui ne sont pas encore touchées par la grâce administrative, est venu chez nous pour la découvrir. Un vieux fonctionnaire, qui connaît les tours et les détours des ministères, est chargé de le guider dans le dédale des couloirs et des textes. Raovandja, le jeune sauvage, sera-t-il convaincu ? Le vieux fonctionnaire, au contraire, n'aura-t-il pas le sentiment qu'il tente quelquefois une difficile justification ? Il acquerra du remords. Le séjour de Raovandja n'aura pourtant pas été inutile. A défaut de la révélation administrative, il découvrira au moins une des créations les plus réussies de la France : une jeune femme et son amour.

Mais le personnage principal du livre est l'Administration. Même invisible, elle est toujours présente, et, bien que se dévorant elle-même, elle renaît sans cesse.

Dans ses lectures, ses promenades, ses entrevues et ses conversations avec son mentor, Raovandja voit peu à peu paraître un tableau de la France à l'âge administratif, dominée par le dieu Rébus.

Ouvrage hostile aux fonctionnaires, ouvrage de polémique destiné à amoindrir la fonction publique pour des fins politiques ? Absolument pas. Les auteurs, qui connaissent bien les "grands commis" et les "agents", ne dissimulent pas leur conscience et leur désintéressement. Ils les montrent faisant face à l'inondation législative, et pris, la plupart du temps, comme boucs-émissaires. Il ne s'agit pas d'une attaque des hommes, mais dans la forme d'un roman ironique dont le sentiment n'est pas exclu, de la défense d'un esprit de clarté et de liberté.

ETS. DHUIÈGE, IMP. - BAGNEUX (SEINE).